DOCUMENT RESUME

ED 293 142 CS 211 134

| | |
|---|---|
| TITLE | Examen et Vue du Diplome Douzieme Annee. Langue et Litterature 30. Partie B: Lecture (Choix Multiples). Livret de Textes (Examination for the Twelfth Grade Diploma, Language and Literature 30. Part B: Reading--Multiple Choice. Text Booklet). |
| INSTITUTION | Alberta Dept. of Education, Edmonton. |
| PUB DATE | Jan 88 |
| NOTE | 19p.; For related documents, see CS 211 133 and CS 211 135; for the 1987 editions, see ED 282 197-199. |
| PUB TYPE | Tests/Evaluation Instruments (160) |
| LANGUAGE | French |
| EDRS PRICE | MF01/PC01 Plus Postage. |
| DESCRIPTORS | Academic Achievement; Achievement Tests; *Canadian Literature; Foreign Countries; *French; *French Literature; Grade 12; *Graduation Requirements; High Schools; *Language Proficiency; Language Skills; Language Tests; Multiple Choice Tests; Test Items |
| IDENTIFIERS | Canada; *French (Canadian) |

ABSTRACT

As part of an examination required by the Alberta (Canada) Department of Education in order for 12th grade students to receive a diploma in French, this booklet contains the reading selections portion of Part B, the language and literature component of the January 1988 tests. Representing the genres of poetry, short story, novel, and drama, the eight literature selections include excerpts of works by French-Canadian authors (Andre Maurois and Charles Maurel) and French writers (Pierre Daninos and Jean Anouilh). Duration of the examination is two hours, and all instructions, texts, and questions are in French. (A companion booklet holds the 80 multiple-choice questions that complete Part B.) (MM)

**********
* Reproductions supplied by EDRS are the best that can be made *
* from the original document. *
**********

"PERMISSION TO REPRODUCE THIS MATERIAL HAS BEEN GRANTED BY

S. Wolodka

TO THE EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)."

U.S. DEPARTMENT OF EDUCATION
Office of Educational Research and Improvement
EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)

☐ This document has been reproduced as received from the person or organization originating it.

☐ Minor changes have been made to improve reproduction quality.

• Points of view or opinions stated in this document do not necessarily represent official OERI position or policy.

**TOUTE REPRODUCTION DE CE DOCUMENT SOUS QUELQUE FORME QUE CE SOIT OU SON UTILISATION À DES FINS AUTRES QUE CELLES AUTORISÉES ET PRÉVUES PAR ALBERTA EDUCATION SONT FORMELLEMENT INTERDITES.**

## EXAMEN DE LANGUE ET LITTÉRATURE 30

### Partie B: Lecture (Choix multiples)

**INSTRUCTIONS GÉNÉRALES**

Cet examen de Langue et Littérature 30 comporte 80 questions présentées dans le livret de questions. Ces questions portent sur les textes dans ce livret de textes.

**VÉRIFIEZ QUE VOUS AVEZ BIEN UN LIVRET DE QUESTIONS ET UN LIVRET DE TEXTES.**

**VOUS AVEZ 2 HEURES POUR FAIRE CET EXAMEN.**

VOUS N'ÊTES PAS AUTORISÉS à vous servir de dictionnaire, ou de tout autre ouvrage de référence.

**JANVIER 1988**

**I. "Naissance d'un Maître" est le texte sur lequel sont basées les questions 1 à 10 aux pages 1 et 2 de votre livret de questions.**

## NAISSANCE D'UN MAÎTRE

Le peintre Pierre Doche achevait une nature morte de fleurs[1] dans un pot quand le romancier Paul-Émile Glaise entra dans l'atelier. Glaise observa pendant quelques minutes son ami qui travaillait, puis dit fortement:

— Non.

L'autre, surpris, leva la tête.

— Non! reprit Glaise. Non! Tu n'arriveras jamais. Tu as du talent, tu es honnête. Mais ta peinture est plate, mon bonhomme. Ça n'éclate pas, ça ne gueule pas. Dans une exposition de cinq mille toiles, rien n'arrête devant les tiennes le promeneur endormi. Non, Pierre Doche, tu n'arriveras jamais. Et c'est dommage.

— Pourquoi? soupira l'honnête Doche. Je fais ce que je vois: j'essaie d'exprimer ce que je sens.

— Mais mon pauvre ami, il n'est pas question de ça; tu as une femme, mon bonhomme, une femme et trois enfants. Chacun d'eux a besoin de trois mille calories par jour. Il y a plus de tableaux que d'acheteurs, et plus d'imbéciles que de connaisseurs. Or quel est le moyen, Pierre Doche, d'émerger de la foule des artistes inconnus et pauvres?

— Le travail, dit Pierre Doche, la sincérité.

— Sois sérieux. Le seul moyen, Pierre Doche, d'avoir du succès avec les imbéciles, c'est de faire des choses énormes. Tu as besoin d'un "truc". Annonce par exemple que tu vas peindre au Pôle Nord. Ou promène-toi habillé en roi égyptien. Fonde une école. Prononce de grands mots obscurs: extériorisation, dynamisme, subconscient, non figuratif. Peins tout en blanc, ou en noir, en cercle, ou en carré. Invente la peinture néo-homérique qui ne connaîtra que le rouge et le jaune, la peinture cylindrique, la peinture octaédrique, la peinture à quatre dimensions . . .

À ce moment, un parfum étrange et doux annonça l'entrée de Mme Kosnevska. C'était une belle Polonaise dont Pierre Doche admirait les yeux violets. Elle s'intéressait, disait-elle, à l'art, mais méprisait la peinture de Doche car le nom de cet honnête artiste n'était jamais mentionné dans les revues d'art coûteuses qu'elle lisait. S'allongeant sur un divan, elle regarda sans enthousiasme la toile commencée, secoua ses cheveux blonds, et sourit avec un peu de dépit:

— J'ai été hier, dit-elle de son accent roulant et chantant, voir une exposition d'art nègre. Ah! la sensibilité et la force de ça!

Pierre Doche apporta, pour le lui montrer, un portrait dont il était content.

— Gentil, dit-elle du bout des lèvres.

Puis déçue, roulante, chantante, parfumée, elle disparut.

Pierre Doche jeta sa palette dans un coin et se laissa tomber sur le divan: "Je vais, dit-il, me faire inspecteur d'assurances, employé de banque ou agent de police. La peinture est impossible. Au lieu de respecter les maîtres, les critiques encouragent les excentriques. J'en ai assez; je renonce."

Paul-Émile, ayant écouté, alluma une cigarette et réfléchit assez longuement.

— Te sens-tu capable, dit-il enfin, d'annoncer sérieusement à quelques snobs que tu prépares depuis dix ans un renouvellement de ta manière?

[1] nature morte de fleurs — peinture de fleurs

*suite p. 3*

— Moi?

— Écoute. Je vais informer nos "élites", en deux articles bien placés, que tu fondes l'école "idéo-analytique". Jusqu'à toi, dirai-je, les portraitistes, dans leur ignorance, ont étudié le visage humain. Sottise! Non, selon toi, ce qui représente vraiment l'homme, ce sont les idées qu'il évoque en nous. Par exemple le portrait d'un colonel, c'est un fond bleu et or avec cinq énormes galons, un cheval dans un coin, des croix dans l'autre. Le portrait d'un industriel, c'est une cheminée d'usine et un poing fermé sur une table. Comprends-tu, Pierre Doche, ce que tu apportes au monde, et peux-tu me peindre en un mois vingt portraits idéo-analytiques?

Le peintre sourit tristement.

— En une heure, dit-il.

Essayons donc. Et, quand un admirateur te demandera des explications, tu prendras un temps, tu allumeras ta pipe, tu souffleras la fumée au nez du questionneur, et tu diras ces simples mots obscurs: "Avez-vous jamais regardé un fleuve?"

— Et qu'est-ce que cela veut dire?

— Rien, dit Glaise, mais ils te trouveront génial, et quand ils t'auront découvert, expliqué, exalté, nous raconterons l'aventure et nous nous moquerons de leur confusion.

Deux mois plus tard, le vernissage de l'exposition Doche s'achevait en triomphe.

Chantante, roulante, parfumée, la belle Mme Kosnevska ne quittait plus son nouveau grand homme.

— Ah! disait-elle avec un enthousiasme évident, la sensibilité, la force de ça! Comment, cher, êtes-vous arrivé à ces synthèses étonnantes?

Le peintre prit un temps, ralluma sa pipe, souffla la fumée, et dit:

— Avez-vous jamais, Madame, regardé un fleuve?

Et elle le considéra avec une admiration augmentée.

Le jeune et brillant critique d'art Strunski discutait au milieu d'un groupe: "Très fort! disait-il. Très fort! Mais, dites-moi, Doche, la révélation? D'où vous vint-elle? De mes articles?"

Pierre Doche prit un temps considérable, lui souffla au nez une fumée triomphante et dit: "Avez-vous jamais, mon cher, regardé un fleuve?"

— Admirable! approuva l'autre; admirable!

À ce moment, un célèbre marchand de tableaux, ayant fait le tour de l'atelier, prit le peintre par la manche et l'entraîna dans un coin.

— Doche, mon ami, dit-il, vous êtes un malin. On peut faire un succès de ceci. Réservez-moi votre production. Ne changez pas de manière avant que je vous le dise, et je vous achète cinquante tableaux par an . . . Ça va?

Doche, énigmatique, fuma sans répondre.

Lentement l'atelier se vida. Paul-Émile Glaise alla fermer la porte derrière le dernier visiteur. On entendit dans l'escalier un murmure admiratif qui s'éloignait. Puis, resté seul avec le peintre, le romancier mit joyeusement les mains dans ses poches.

— Eh bien! mon bonhomme, dit-il, crois-tu que nous les avons eus? As-tu entendu la Kosnevska? Et Strunski? Et les trois jolies jeunes filles qui répétaient: "Si neuf! Si neuf!" Ah! Pierre Doche, je connaissais bien la stupidité humaine, mais ceci passe mes espérances.

Et il fut pris d'une crise de rire inextinguible. Le peintre fronça le sourcil et dit brusquement:

— Imbécile!

*suite p. 4*

— Imbécile? cria le romancier furieux. Quand je viens de réussir à ridiculiser tous ces soi-disant connaisseurs!

Le peintre regarda fièrement les vingt portraits analytiques et dit avec force et certitude:

— Oui, Glaise, tu es un imbécile. Il y a quelque chose dans cette peinture . . .

Le romancier contempla son ami avec stupeur.

— Celle-là est forte! hurla-t-il. Doche, souviens-toi. Qui t'a suggéré cette manière nouvelle?

Alors Pierre Doche prit un temps, et, soufflant la fumée de sa pipe, dit avec sérieux:

— As-tu jamais regardé un fleuve?

*André Maurois*

**II. L'extrait *La Vérité* est le texte sur lequel sont basées les questions 11 à 19 aux pages 3 et 4 de votre livret de questions.**

## LA VÉRITÉ

*Cette scène se situe au Québec pendant les années 50. Le parler est souvent familier.*

*Personnages:* FLORENCE, la fille
GASTON, le père
ANTOINETTE, la mère
PIERRE, le jeune frère de Florence

**GASTON**: Ce soir, on a la chance de se parler et de se comprendre. Faut la prendre parce que ça se représentera peut-être plus.
**ANTOINETTE**: Es-tu malheureuse parce que tu voudrais te marier et que tu trouves personne de ton goût? Es-tu malheureuse parce que t'as découvert que t'aimais plus Maurice?
**FLORENCE**: Je souhaiterais me marier, maman, mais pas avec le genre de garçons qui sont intéressés à moi. Pas avec Maurice.
**ANTOINETTE**: Pourquoi?
**FLORENCE**: Parce que je ne serais pas heureuse. Je veux pas devenir une machine à faire . . . du ménage, une machine à engraisser et à vieillir.
**ANTOINETTE**: Autrement dit, tu veux pas me ressembler?
**FLORENCE**: J'ai pas dit ça.
**ANTOINETTE**: Mais tu le penses!
**FLORENCE**: Oui. C'est peut-être beau de faire son devoir de mère, mais je me sens pas d'aptitudes à ça.
**PIERRE**: Tu devrais avoir honte de parler de même!
**FLORENCE**: C'est papa qui l'a voulu!
**ANTOINETTE**: C'est vrai que j'ai passé ma vie à m'occuper des enfants, à faire du ménage, c'est vrai que j'ai sacrifié tout mon temps pour la maison, mais t'oublies une chose: avec ton père, j'ai été heureuse.
**FLORENCE**: Moi, je le serais pas. Je me contenterais pas de ce bonheur-là.
**ANTOINETTE**: Florence!

* * * * * * *

**GASTON**: Laisse-la finir, je veux tout savoir.
**FLORENCE**: Pourquoi que tu me forces à dire tout ça?
**GASTON**: Quand on est un homme, on doit être capable de faire face à la vérité. Si c'est la vérité que tu dis, je veux y faire face. Pourquoi que tu serais pas heureuse d'avoir la vie que ta mère a eue?
**FLORENCE**: Je le sais pas, j'ai dit ça sans penser, questionne-moi plus papa.
**GASTON**: T'as accusé ta mère, maintenant, je veux que tu m'accuses.
**PIERRE**: Tu devrais pas attacher d'importance à ses paroles.
**GASTON**: *(qui pour la première fois se fâche)*
Ferme-toi, Florence veut me parler, je veux qu'on la laisse me parler.
**FLORENCE**: Regarde, papa, regarde tout ce qu'il y a autour de nous autres. Regarde les meubles, les murs, la maison; c'est laid, c'est vieux, c'est une maison d'ennui. Ça fait trente ans que tu vis dans les mêmes chambres, dans la même cuisine, dans le même living-room. Trente ans que tu payes le loyer mois après mois. T'as pas réussi à être propriétaire de ta propre maison en trente ans. T'es toujours resté ce que t'étais: un p'tit employé de Compagnie qui reçoit une augmentation tous les cinq ans. T'as rien donné à ta femme, t'as rien donné à tes enfants que le strict nécessaire. Jamais de plaisirs, jamais

*suite p. 6*

de joie en dehors de la vie de chaque jour. Seulement Pierre qui a eu la chance de s'instruire: c'est lui qui le méritait le moins. Les autres, après la p'tite école, c'était le travail; la même vie que t'as eue qui les attendait. Ils se sont mariés à des filles de rien pour aller s'installer dans des maisons comme celle-là, grises, pauvres, des maisons d'ennui. Et moi aussi, ça va être la même chose si je me laisse faire. Mais je veux pas me laisser faire, tu comprends, papa! La vie que t'as donnée à maman ça me dit rien, j'en veux pas! Je veux mieux que ça, je veux plus que ça. Je veux pas d'un homme qui va se laisser bafouer toute sa vie, qui fera jamais de progrès, sous prétexte qu'il est honnête; ça vaut pas la peine d'être honnête si c'est tout ce qu'on en tire . . .

**ANTOINETTE**: Tu vas trop loin, Florence!

**FLORENCE**: J'aime mieux mourir plutôt que de vivre en esclave toute ma vie.

**ANTOINETTE**: Tu sais plus ce que tu dis. Tu sais plus ce que tu dis parce que tu connais rien de la vie. Mais moi je vais t'apprendre ce que c'est un peu. Pour avoir parlé de ton père comme tu viens de le faire, faut pas que tu l'aimes beaucoup, faut pas que tu le connaisses. Je vais te le dire ce que c'est ton père, moi!

**GASTON**: Je te demande pas de me défendre, ma vieille. Ce que Florence a dit de moi est vrai.

**ANTOINETTE**: C'est peut-être vrai dans un sens, mais ça l'est pas dans un autre . . . Ton père, Florence, était d'une génération qui va mourir avec lui. Pas un jeune d'aujourd'hui pourrait endurer ce qu'il a enduré. À vingt ans, c'était un homme qui avait déjà pris tous les risques qu'un homme peut prendre. Avoir une situation stable, sais-tu ce que ça pouvait représenter pour lui? T'en doutes-tu? Ça représentait le repos, la tranquillité, le droit de s'installer et de vivre en paix. Ton père, Florence . . . c'est pas un grand homme. Jamais été riche mais toujours resté honnête. Deux fois il aurait pu gagner beaucoup d'argent à travailler pour des élections . . . Il l'aurait achetée sa maison s'il l'avait voulu mais il a refusé . . . Tu peux lui en vouloir pour ça, tu peux encore lui faire des reproches? . . . Parle! Réponds?

*(Accablée, Florence penche la tête et est incapable de répondre.)*

**PIERRE**: T'avais pas le droit de parler comme ça, Florence.

**FLORENCE**: J'ai seulement dit ce que t'auras jamais le courage de dire . . . Je te connais, toi. Les matins que tu refuses de t'en aller au collège avec lui, c'est parce que t'en as honte! parce que ça te gêne de marcher à côté de lui.

**PIERRE**: T'as menti.

**FLORENCE**: C'est toi qui mens parce que t'as peur d'admettre la vérité. Mais tout ce que tu fais t'accuse.

*(Il voudrait encore lutter contre elle, mais il sait trop bien qu'elle a raison. Et il ne sait plus très bien quoi lui répondre. Il préfère se ressaisir et se taire.)*

**GASTON**: Florence . . . T'as eu la franchise d'exprimer ce que tu pensais tout à l'heure, si tu veux continuer, je suis encore prêt à t'écouter.

**FLORENCE**: *(Complètement dépassée par l'humanité de son père. Elle lève la tête vers lui, ses yeux sont mouillés de larmes. Elle fait non de la tête.)* J'ai plus rien à dire . . . j'ai trop parlé maintenant. Je suis allée trop loin . . . t'aurais pas dû me laisser faire non plus! . . .

*(Elle se précipite vers la petite table où elle a laissé sa bourse et ses gants, les prend, court vers le couloir d'entrée, décroche son manteau et sort en courant. On entend la porte se fermer.)*

*Marcel Dubé*

**III. "Le Nid" est le poème sur lequel sont basées les questions 20 à 29 aux pages 5 et 6 de votre livret de questions.**

## LE NID

De ce buisson de fleurs approchons-nous ensemble:
Vois-tu ce nid posé sur la branche qui tremble?
Pour le couvrir vois-tu les rameaux se ployer?
Les petits sont cachés sous leur couche de mousse;
Ils sont tous endormis! . . . Oh! viens, ta voix est douce:
Ne crains pas de les effrayer.

De ses ailes la mère les recouvre;
Son oeil appesanti se referme et s'entr'ouvre;
Et son amour souvent lutte avec le sommeil:
Elle s'endort enfin. . . . Vois comme elle repose!
Elle n'a rien pourtant qu'un nid sous une rose,
Et sa part de notre soleil.

Vois, il n'est point de vide en son étroit asile,
À peine s'il contient sa famille tranquille;
Mais là le jour est pur et le sommeil est doux,
C'est assez! . . . Elle n'est ici que passagère;
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère,
Et son aile les couvre tous.

Et nous, pourtant, mortels, nous passagers comme elle,
Nous fondons des palais quand la mort nous appelle;
Le présent est flétri par nos voeux d'avenir;
Nous demandons plus d'air, plus de jour, plus d'espace,
Des champs, un toit plus grand! . . . Ah! faut-il tant de place
Pour aimer un jour . . . et mourir!

*E. Souvestre*

**IV. "La France au volant" est le texte sur lequel sont basées les questions 30 à 41 aux pages 7 à 9 de votre livret de questions.**

## LA FRANCE AU VOLANT

Il faut se méfier des Français en général, mais sur la route en particulier.

Pour un Anglais qui arrive en France, il est indispensable de savoir d'abord qu'il existe deux sortes de Français: les à-pied et les en-voiture. Les à-pied exècrent les en-voiture, et les en-voiture terrorisent les à-pied, les premiers passant instantanément dans le camp des seconds si on leur met un volant entre les mains. (Il en est ainsi au théâtre avec les retardataires qui, après avoir dérangé douze personnes pour s'asseoir, sont les premiers à protester contre ceux qui ont le toupet d'arriver plus tard.)

Les Anglais conduisent plutôt mal, mais prudemment. Les Français conduisent plutôt bien, mais follement. La proportion des accidents est à peu près la même dans les deux pays. Mais je me sens plus tranquille avec des gens qui font mal des choses bien qu'avec ceux qui font bien de mauvaises choses.

Les Anglais (et les Américains) sont depuis longtemps convaincus que la voiture va moins vite que l'avion. Les Français (et la plupart des Latins) semblent encore vouloir prouver le contraire.

Il y a, au fond de beaucoup de Français, un Campbell[1] qui sommeille et que réveille le simple contact du pied sur l'accélérateur. Le citoyen paisible qui vous a obligeamment invité à prendre place dans sa voiture peut se métamorphoser sous vos yeux en pilote démoniaque. Jérôme Charnelet, ce bon père de famille qui n'écraserait pas une mouche contre une vitre, est tout prêt à écraser un piéton au kilomètre pourvu qu'il se sente *dans son droit*. Au signal vert, il voit rouge. Rien ne l'arrête plus, pas même le jaune. Sur la route, cet homme, qui passe pour rangé, ne se range pas du tout. Ce n'est qu'à bout de ressources, et après avoir subi une klaxonnade nourrie, qu'il consentira, de mauvaise grâce, à abandonner le milieu de la chaussée. (Les Anglais tiennent leur gauche. La plupart des peuples leur droite. Les Français, eux, sont pour le milieu qui, cette fois, n'est pas le juste.)

Le seul fait d'être dépassé rend M. Charnelet d'une humeur exécrable. Il ne recouvre sa sérénité qu'en doublant un nouveau rival. Entre-temps, sa petite famille n'a qu'à bien se tenir. Malheur à Mme Charnelet si elle ne trouve pas dans la voiture, au commandement de son mari, la "Moitié de la France-Sud" (qu'il a oubliée, avec le porte-cartes, sur la cheminée du salon). Malheur à elle si elle ne répond pas dans l'instant à la question: "Avallon-Châlons, combien?" — et même si elle y répond, car M. Charnelet, sadique au petit pied (sur l'accélérateur), savoure d'avance le plaisir qu'il aura à lui démontrer que son calcul est faux. Les enfants eux-mêmes sont dressés. "Quand votre père aura soif, vous boirez!"

Surtout pas d'arrêt intempestif! "Vous n'aviez, dit M. Charnelet, qu'à faire ça avant", et l'on souffre en silence pour honorer cette toute-puissante déesse du Français moyen: la Moyenne.

Quand un automobiliste anglais s'apprête à faire 300 miles en Angleterre, il pense à faire 300 miles.

Quand un Français monte dans sa voiture pour faire 600 kilomètres, il a l'esprit aux deux tiers occupé par sa moyenne, le dernier tiers étant rempli

[1] Campbell — un champion de course automobile

*suite p. 9*

d'astérisques et de fourchettes. Je veux parler des sigles[2] fameux de son cher "Michelin"[3]. Son rêve, c'est, après avoir fait 90 de moyenne pendant trois heures, de trouver un restaurant 101 si possible dans un site ★★★ et à proximité d'un (sérieux) pour vérification des bougies et vidange. L'Anglais se permettra tout juste de penser à prendre un bon après avoir bu un bon *t*. Du moins, s'il reste en Angleterre. S'il vient en France, il devra avant tout s'efforcer de conduire du bon côté de la route, lequel est pour lui le mauvais.

*Pierre Daninos*

[2] sigle — initiales ou symbole
[3] "Michelin" — guide touristique français

**V. L'extrait "*Rupture*" est le texte sur lequel sont basées les questions 42 à 54 aux pages 10 à 12 de votre livret de questions.**

## RUPTURE

*Robert Costadot était presque fiancé à Rose Révolou. Mais, depuis que la famille de Rose est ruinée, la mère de Robert fait tous ses efforts pour rompre les fiançailles. Finalement, le jeune homme cède à l'influence maternelle et décide de reprendre sa liberté.*

Comme l'orage grondait sur Bordeaux depuis deux jours, Rose lui avait dit:

"S'il pleut, attendez-moi chez le pâtissier, en face du jardin; oui, chez Jaeger; à six heures il n'y a personne."

Le quart de six heures avait sonné. Robert avait déjà mangé trois gâteaux, et, maintenant, il était écoeuré. L'eau ruisselait contre la boutique. "Si dans cinq minutes elle n'est pas là, je partirai . . .", songeait-il. Il avait ses nerfs des jours d'orage, il en avait conscience; il connaissait et redoutait cette irritabilité presque folle. Comme dans son enfance, le front collé à la vitre, il observa le jet minuscule de chaque goutte sur le trottoir.

Il se disait bien que Rose avait dû être retardée par la pluie: elle ne pensait à rien, elle ne devait pas avoir de parapluie; elle arriverait dans un joli état. . . . Il tourna les yeux vers les deux jeunes filles qui l'avaient servi tout à l'heure et qui chuchotaient derrière le comptoir. Il essaya d'imaginer l'impression que leur ferait Rose, et eut honte de sa honte. Il se leva, mit une pièce de monnaie sur la table. . . . Alors, il vit Rose qui s'arrêtait devant la porte, fermait avec peine un ridicule parapluie d'homme qu'avait dû lui prêter Chardon. Le vent collait contre ses cuisses une jupe mouillée. Elle entra, ne sut où poser son parapluie ruisselant qu'une des demoiselles lui prit des mains, et alla s'asseoir près de Robert.

"J'ai couru", dit-elle.

Il lui jeta un regard à la dérobée:

"En quel état tu es! tu vas attraper mal. . . .

— Oh! je suis résistante! Ma jupe est lourde de pluie, j'ai les pieds trempés, et je ne me changerai que dans deux heures! Mais ça ne fait rien, tu es là.

— Tu te négliges trop, Rose. Tu méprises trop. . . ."

Elle l'interrompit, croyant que c'était une louange:

"Non, non . . . je ne suis pas plus courageuse qu'une autre, je n'ai aucun mérite à ne pas penser à certaines choses: rien n'a d'importance que nous deux", dit-elle à voix basse.

Elle approcha de ses lèvres le verre de malaga qu'on lui avait apporté.

"Il faudrait aussi penser à moi, dit-il, penser à la petite Rose que j'ai aimée. . . ."

Elle le regarda avec étonnement. Il insista:

"Elle n'avait pas une jupe trempée de pluie, cette petite Rose, ni des souliers pleins d'eau, ni des mèches sous son vieux chapeau. . . . Ce n'est pas un reproche, reprit-il vivement. Mais quelquefois, il faut me pardonner si je dois faire un effort. . . ."

Elle ne le quittait pas des yeux. Il perdait pied:

"Je voudrais que tu aies pitié de toi-même . . . je veux dire: de ton visage, de tes mains, de tout ton corps. . . ."

*suite p. 11*

Elle cacha vivement ses mains sous la table. Elle était devenue pâle:

"Je ne te plais plus?

— Ce n'est pas la question, Rose. . . . Je te demande d'avoir pitié de toi-même. Tu es la seule femme que je n'aie jamais vue se regarder dans une glace. Il te suffirait d'un regard pour comprendre ce que je veux dire."

Le magasin était assombri par la pluie épaisse et par les ormeaux du boulevard de Gourgue. Elle avait baissé la tête sur le baba qu'elle mangeait. Il comprit qu'elle pleurait et n'en fut pas attendri. Ce qu'il éprouvait, c'était cet agacement, cette crispation qui se traduisit par ces mots à peine murmurés: "Allons, bon! des larmes maintenant. . . ." Elle dit, sans lever la tête:

"Je mérite tes reproches, chéri, mais si! Je vais t'expliquer: j'ai été habituée à être servie, depuis mon enfance. On faisait tout pour moi; on préparait mon bain, on faisait chauffer mon peignoir, la femme de chambre me frictionnait, me coiffait. Crois-tu que, jusqu'à ces derniers temps, je n'avais jamais boutonné mes bottines moi-même? Maintenant je rentre tard, je me lève à l'aube. . . . Alors, je simplifie. Je me rends compte que je ne fais pas le nécessaire. . . . Je croyais que nous nous aimions au-delà de toutes ces choses . . . Je croyais que notre amour. . . ."

Elle ne put continuer. Un sanglot l'étouffait. Il ne l'aidait d'aucune parole. Il attendait, avec le sentiment obscur qu'ils suivaient tous deux une route inconnue qui pouvait le mener bien plus loin qu'il n'eût osé le rêver. Tout à coup, elle lui prit la main, il vit de tout près sa petite figure jaune et mouillée. Il sentit son haleine amère:

"Pourtant, samedi soir, dans le rond de tilleuls, je te plaisais?"

Il répondit d'un ton excédé: "Mais oui; mais oui!" Elle l'appela: "Robert!" Elle eut le sentiment qu'il s'éloignait, qu'il était déjà trop loin pour que sa voix portât jusqu'à lui. Mais non, ce n'était pas vrai, elle le voyait assis là, une table les séparait. C'était son fiancé, et elle serait sa femme en octobre. Et lui, il éprouvait en même temps qu'elle son angoisse et retenait ses coups.

"Tu vas prendre mal, dit-il. Viens à la maison, j'allumerai un grand feu."

Elle le remercia humblement. Ils s'enfoncèrent sous la pluie et, jusqu'à la maison Costadot, n'échangèrent plus une parole. Robert savait que, ce jour-là, sa mère rentrait tard de la réunion des dames de charité. Il introduisit Rose, non dans sa chambre, mais au petit salon, et fit porter de la cuisine des fagots de sarments. Il lui dit d'enlever ses souliers. Elle rougit:

"Pardonne-moi, je crois que j'ai un bas troué . . ."

Il détourna un peu la tête. Ses vêtements fumaient autour d'elle. Dans la glace de la cheminée, elle se vit tout à coup telle qu'elle apparaissait à Robert. Elle enleva son chapeau et essaya de rattraper ses mèches. Il avait pris les bottines, il en toucha les semelles et les rapprocha du feu. Rose, qui était debout, se pencha vers lui assis un peu en retrait et, pour l'obliger à la regarder, lui prit la tête à deux mains:

"Tu es bon", dit-elle avec élan.

Il protesta violemment:

"Non, ne le crois pas, Rose. Non, je ne suis pas bon."

Et tout à coup, ces mots qu'il n'avait pas préparés, cette petite phrase qui s'était formée en lui à son insu s'échappa, sortit de lui comme un jet de salive, de sève ou de sang:

"Pardonne-moi, je ne t'aime plus."

*François Mauriac*

**VI. L'extrait *"Antigone"* est le texte sur lequel sont basées les questions 55 à 66 aux pages 13 à 15 de votre livret de questions.**

## ANTIGONE

*Créon, roi de Thèbes, a refusé d'enterrer son neveu Polynice, mort au cours d'une révolte. Il a décrété la peine de mort pour quiquonque oserait lui rendre les devoirs funèbres. Dans cet extrait, on surprend Antigone, la soeur de Polynice, qui revient au petit matin après avoir accompli ce qu'elle considère de son devoir, c'est-à-dire enterrer son frère, et toute déterminée à mourir s'il le faut.*

**LA NOURRICE**: D'où viens-tu?

**ANTIGONE**: De me promener, nourrice. C'était beau. Tout était gris. Maintenant, tu ne peux pas savoir, tout est déjà rose, jaune, vert. C'est devenu une carte postale. Il faut te lever plus tôt, nourrice, si tu veux voir un monde sans couleurs.

(*Elle va passer.*)

**LA NOURRICE**: Je me lève quand il fait encore noir, je vais à ta chambre pour voir si tu ne t'es pas découverte en dormant et je ne te trouve plus dans ton lit!

**ANTIGONE**: Le jardin dormait encore. Je l'ai surpris, nourrice. Je l'ai vu sans qu'il s'en doute. C'est beau un jardin qui ne pense pas encore aux hommes.

**LA NOURRICE**: Tu es sortie. J'ai été à la porte du fond, tu l'avais laissée entrebâillée.

**ANTIGONE**: Dans les champs c'était tout mouillé et cela attendait. . . . Alors j'ai enlevé mes sandales et je me suis glissée dans la campagne sans qu'elle s'en aperçoive . . .

**LA NOURRICE**: Il va falloir te laver les pieds avant de te remettre au lit.

**ANTIGONE**: Je ne me recoucherai pas ce matin.

**LA NOURRICE**: À quatre heures! Il n'était pas quatre heures! Je me lève pour voir si elle n'était pas découverte. Je trouve son lit froid et personne dedans.

**ANTIGONE**: Tu crois que si on se levait comme cela tous les matins, ce serait tous les matins aussi beau, nourrice, d'être la première fille dehors?

**LA NOURRICE**: La nuit! C'était la nuit! Et tu veux me faire croire que tu as été te promener, menteuse! D'où viens-tu?

**ANTIGONE** (*a un étrange sourire*): C'est vrai, c'était encore la nuit. Et il n'y avait que moi dans toute la campagne à penser que c'était le matin. C'est merveilleux, nourrice. J'ai cru au jour la première aujourd'hui.

**LA NOURRICE**: Fais la folle! Fais la folle! Je la connais, la chanson. J'ai été fille avant toi. Et pas commode non plus, mais dure tête comme toi, non. D'où viens-tu, mauvaise?

**ANTIGONE** (*soudain grave*): Non. Pas mauvaise.

**LA NOURRICE**: Tu avais un rendez-vous, hein? Dis non, peut-être.

**ANTIGONE** (*doucement*): Oui. J'avais un rendez-vous.

**LA NOURRICE**: Tu as un amoureux?

**ANTIGONE** (*étrangement, après un silence*): Oui, nourrice, oui, le pauvre. J'ai un amoureux.

*suite p. 13*

**LA NOURRICE** (*éclate*): Ah! c'est du joli! c'est du propre! Toi, la fille d'un roi! . . . Qui est-ce? Un voyou, hein, peut-être? Un garçon que tu ne peux pas dire à ta famille: "Voilà, c'est lui que j'aime, je veux l'épouser." C'est ça, hein, c'est ça? Réponds donc, fanfaronne!

**ANTIGONE** (*a encore un sourire imperceptible*): Oui, nourrice.

**LA NOURRICE**: Et elle dit oui! Miséricorde! Je l'ai eue toute gamine; j'ai promis à sa pauvre mère que j'en ferais une honnête fille, et voilà! Mais ça ne va pas se passer comme ça, ma petite. Je ne suis que ta nourrice, et tu me traites comme une vieille bête, bon! mais ton oncle, ton oncle Créon saura. Je te le promets!

**ANTIGONE** (*soudain un peu lasse*): Oui, nourrice, mon oncle Créon saura. Laisse-moi maintenant.

**LA NOURRICE**: Et tu verras ce qu'il dira quand il apprendra que tu te lèves la nuit. Et Hémon? Et ton fiancé? Car elle est fiancée! Elle est fiancée, et à quatre heures du matin elle quitte son lit pour aller courir avec un autre. Et ça vous répond qu'on la laisse, ça voudrait qu'on ne dise rien. Tu sais ce que je devrais faire? Te battre comme lorsque tu étais petite.

**ANTIGONE**: Nounou, tu ne devrais pas trop crier. Tu ne devrais pas être trop méchante ce matin.

**LA NOURRICE**: Pas crier! Je ne dois pas crier par-dessus le marché! Moi qui avais promis à ta mère . . . Qu'est-ce qu'elle me dirait si elle était là? "Vieille bête, oui, vieille bête, qui n'as pas su me la garder pure, ma petite. . . ." Voilà ce qu'elle me dira ta mère, là-haut, quand j'y monterai, et moi j'aurai honte, honte à en mourir si je n'étais pas déjà morte . . .

**ANTIGONE**: Non, nourrice. Ne pleure plus. Tu pourras regarder maman bien en face, quand tu iras la retrouver. Et elle te dira: "Bonjour, nounou, merci pour la petite Antigone. Tu as bien pris soin d'elle." Elle sait pourquoi je suis sortie ce matin.

**LA NOURRICE**: Tu n'as pas d'amoureux?

**ANTIGONE**: Non, nounou.

**LA NOURRICE**: Tu te moques de moi, alors? Tu vois, je suis trop vieille. Tu étais ma préférée, malgré ton sale caractère. Ta soeur était plus douce, mais je croyais que c'était toi qui m'aimais. Si tu m'aimais tu m'aurais dit la vérité. Pourquoi ton lit était-il froid quand je suis venue te border?

**ANTIGONE**: Ne pleure plus, s'il te plaît, nounou. (*Elle l'embrasse.*) Allons, ma vieille bonne pomme rouge. Tu sais quand je te frottais pour que tu brilles? Ma vieille pomme toute ridée. Ne laisse pas couler tes larmes dans toutes les petites rigoles, pour des bêtises comme cela — pour rien. Je suis pure, je n'ai pas d'autre amoureux qu'Hémon, mon fiancé, je te le jure. Je peux même te jurer, si tu veux, que je n'aurai jamais d'autre amoureux . . . Garde tes larmes, garde tes larmes; tu en auras peut-être besoin encore, nounou. Quand tu pleures comme cela, je redeviens petite . . . Et il ne faut pas que je sois petite ce matin.

*Jean Anouilh*

**VII. Le poème "Dans les sirènes" est le texte sur lequel sont basées les questions 67 à 72 aux pages 16 et 17 de votre livret de questions.**

## DANS LES SIRÈNES

Dans les sirènes d'usine
Dans les klaxons de cinq heures
Dans le crissement des pneus
Dans le fracas continu de la ville
J'entends la mer

Dans les profondeurs du sommeil
Dans les secrets voyages de la nuit
Dans le noir blessé des néons
Je vois la mer

Et près des réverbères perdus
Je me suis appuyé les soirs de pluie
À la rambarde des trottoirs
Sans parapluie.

*Gilles Vigneault*

**VIII. "Une Légende légère" est le texte sur lequel sont basées les questions 73 à 80 aux pages 18 et 19 de votre livret de questions.**

## UNE LÉGENDE LÉGÈRE

Ma cousine Francine, la charmante jeune fille aux yeux brillants, aime à me taquiner. Pour m'en venger, l'autre jour, j'ai raconté devant elle et son fiancé la légende canadienne des Maris Marris:

Certain fermier prospère vivait heureux et fier avec son fils célibataire; mais le fils avait l'idée de se marier. Le père essayait constamment de décrier le mariage, mais quand son fils restait obstiné, le père a proposé un marché.

— Demain, Fabien, prends deux beaux chevaux dans le champ et cent poules dans la basse-cour. Fais le tour du faubourg. À chaque maison demande qui porte le pantalon: si c'est l'homme, offre une monture; mais donne une poule, si c'est la femme.

— Il me sera nécessaire de revenir au champ chercher d'autres chevaux.

— Fais comme je dis, mon petit.

Fabien part de bon matin, tranquille et plein d'entrain. Maison par maison, il pose sa question, et, le dos rond, livre une poule. . . . Son visage s'allonge avec le jour et il devient sourd au ramage, dans les arbres, des oiseaux du village.

Enfin, à la nuit tombante, il arrive chez Blaise Tourmente. Les chevaux tirent du collier; la dernière poule cherche où se jucher.

Le maître de la maison est assis sur la galerie. Il fume lentement, en homme content. Fabien le salue gaiement.

— Bonsoir, Blaise! Tu prends tes aises. . . . Dis-moi, qui est le roi ici, ta femme ou toi?

— Quelle question! Bien entendu, c'est moi qui suis roi.

Fabien soupire de contentement.

— Ça, Blaise, ça vaut un cheval de prix. Choisis: veux-tu mon beau Gris ou le Noir?

— Le Noir.

Sa femme écoute la conversation entière. Elle paraît:

— Prends le Gris!

— J'aime mieux le Noir.

— Prends le Gris!

— Je veux le Noir, Victoire.

— Prends le Gris, je te dis!

Il est évident que Victoire commence à se mettre en colère. Le mari gémit, réfléchit et répond:

— Je vais prendre le Gris.

Mais le jeune homme a compris. Entre les dents il murmure:

— C'est une poule noire que tu vas avoir. Pour Victoire. Au revoir!

Malgré sa bonne nature habituelle, ma cousine Francine est plutôt irritée. Elle a prononcé d'une voix sarcastique:

— Mille fois merci.

*Charles Maurel*

## CRÉDITS

André Maurois. "Naissance d'un Maître" dans *C'est la vie . . .* (The House of Grant (Canada) Ltd. © 1966). Reproduit avec la permission de la Librairie Ernest Flammarion & Cie.

Marcel Dubé. "La Vérité" dans *Étude de textes* (Boucherville, Québec: Les Éditions françaises inc.). Reproduit avec la permission des Éditions françaises inc.

"Le Nid" de E. Souvestre dans *French Prose and Poetry for Interpretation.* Reproduit avec la permission de Unwin Hyman.

Pierre Daninos. "La France au volant" dans *Les Carnets du Major Thompson* (Paris: Hachette) © 1954. Reproduit avec la permission de Hachette.

François Mauriac. "Rupture" dans *Les Chemins de la Mer* (Paris: Éditions Bernard Grasset © 1939). Reproduit avec la permission des Éditions Bernard Grasset.

Jean Anouilh. Extrait d'*Antigone* (Paris: Les Éditions de la Table Ronde). Reproduit avec la permission des Éditions de la Table Ronde.

Gilles Vigneault. "Dans les sirènes" dans *Silences* (Montréal: Nouvelles Éditions de l'Arc) © 1977. Reproduit avec la permission des Nouvelles Éditions de l'Arc.

Charles Maurel. "Une Légende légère" dans *Les Légendes légères* (Montréal: Les Éditions du Lévrier © 1946), pp. 7-8. Reproduit avec la permission des Éditions du Lévrier.